

T H E
M A T R I X
RESURRECTIONS

Chroniques
de la Science-fiction

Semaine du 20 décembre 2021

ONLY IN CINEMAS
DECEMBER 22

EXPERIENCE IT IN **IMAX**
whatisthematrix.com



© 2021 WarnerMedia Direct, LLC. All Rights Reserved. All other marks are the property of their respective owners.

EDITO : LE MEILLEUR DE 2021

2



La décennie 2010 a connu une baisse constante de qualité d'écriture des films et séries de Science-fiction, Fantastique, Fantasy et Aventure. Les années 2020 et 2021 ont seulement confirmés que derrière l'abondance du nombre de titres, la stratégie de nivellement par le bas des studios allié aux prétendus objectifs de justice social conduit seulement à la production de propagande intellectuellement vide et moralement ignoble, par des malades mentaux pour fabriquer des malades mentaux. La question se pose également de s'il existe encore des auteurs dignes de ce nom à la télévision ou au cinéma parmi les générations montantes — je n'ai hélas pas les moyens de suivre les

nouvelles, les romans et les bandes dessinées. Avec des critiques professionnels qui mentent frontalement, des reportages remplis d'erreurs grossières quand il s'agit de décrire un genre de récit ou des fondamentaux culturels et les discours schizoéphrènes type la guerre c'est la paix et un vaccin n'empêche pas d'être contagieux et de tomber malade, nous obtenons non seulement un paysage audiovisuel révoltant mais une description officielle complètement fausse de ce paysage et des professionnels qui sans arrêt tentent de profiter de la confusion pour dire n'importe quoi et exiger toujours davantage pour fausser la concurrence et faire taire les critiques et les fans authentiques. Cerise sur le gâteau : ces classements en ligne des « meilleurs films » qui censurent tous les films antérieurs au 21^{ème} siècle si l'on excepte les titres devenues franchises rebootées et wokisées, et qui bien entendu se gardent bien de citer tous les titres récents qui valent vraiment la peine d'être vus, parce qu'à côté, leur daube fait vraiment grosse bouse.

Reste d'heureuses surprises, résultats du labeur de gens qui ont fait leurs devoirs d'auteur tout en respectant soit le récit adapté, soit le genre de récit qu'ils promettaient au spectateurs : **Major Grom** (justicier, actuellement sur Netflix FR), **The Suicide Squad** (attention, très violent), **I'm Your Man** (romance robotique), **Last Night In Soho** (slasher fantastique), **School Out Forever** (post-apocalyptique). Les français ont

fait plusieurs tentatives de raconter au cinéma des récits fantastiques ou prétendus Science-fictifs (*Teddy, la Nuée* etc.) mais le niveau n'y est pas, sauf pour la comédie temporelle féministe *Flashback* (actuellement sur Amazon Prime FR). Dans le meilleur des cas, les français réinventent le fil à couper le beurre en racontant une histoire déjà vue mille fois sans construction d'univers, sans dialogue ou intrigue un peu spectaculaire, sans construction d'univers, et sans envie de revoyure. *Les Parasites*, serez-vous notre seul espoir ? Où sont passées les générations *Pilote* et *Métal Hurlant* ? pourquoi rien n'arrive à la cheville des bandes dessinées et romans du 20^{ème} siècle ? où sont les adaptations fidèles de *Bob Morane, Thorgal, Yoko Tsuno, Valérian, Aquablue* et tant d'autres ? où sont les adaptations flambantes et sexy des récits de l'Antiquité jusqu'à 19^{ème} siècle, des faits historiques les plus spectaculaires et triomphants avec une narration claire, des bagarres et rebondissements spectaculaires comme dans les années 1960 ? Ce n'est pas la matière qui manque, ni la technologie pour, mais bien des productions honnêtes, compétents et passionnées qui veulent vraiment raconter une bonne histoire, incluant des acteurs et des actrices (charismatiques) qui jouent vraiment leurs personnages.

Or, l'impression qui se dégage de la production française voire internationale, c'est que nous avons affaire à des gens qui méprisent leur art, le spectateur, les auteurs : le scénario, la place du film ou de la série par rapport à tous les récits qui l'ont précédé à travers les siècles, l'enrichissement du spectateur — ils s'en fichent ou ils estiment que cela les dépassent, et qu'une grosse daube suffira du moment que des « critiques » et autres « influenceurs » et trolls tromperont le spectateur pour qu'il clique ou paye un ticket pour voir l'unique film se prétendant fantastique qui bloque l'affiche pour les deux à quatre semaines à venir tandis que les films rivaux sont interdits de sorties ou doivent sortir brusquement, sans publicité. Comme les informations aujourd'hui en France, pratiquement toutes les critiques qui sortent sur les films, les séries et jusqu'à la qualité d'image et de son des blu-rays sont partiellement ou totalement fausses. Les forums autant que les réseaux sociaux sont colonisés par des imposteurs ou des gens qui travaillent pour des éditeurs ou des médias et tentent de se faire passer pour des spectateurs comme les autres. Enfin, dans ce monde pressé et toujours plus abêti et confus, lire un récit dans sa version originale, imprimée sur du vrai papier à quelque date que ce soit me paraît essentiel, jusqu'aux mots d'époques dont il faut redécouvrir le sens et le contexte alors que tout le monde autour de vous tente de les faire mentir. **David Sicé.**

Calendrier

Les sorties de la semaine du 20 décembre 2021

4



LUNDI 20 DECEMBRE 2021

TELEVISION US+INT

Around the World in 80 Days 2021* **Woke** (Le tour du monde en 80 jours, à partir du 20 décembre 2021 sur FRANCE 2 FR), trois épisodes chaque lundi.

BLU-RAY UK

No Time To Die 2021* (blu-ray+4K, 20/12/2021 UNIVERSAL STUDIO UK)

The Amazing Mr. Blunden 1972 (blu-ray, 20/12/2021 SECOND SIGHT UK)

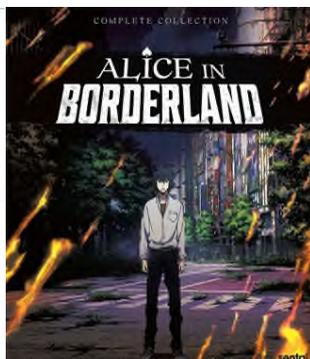
Dr. Who 1979 S17 (série télévisée, 7 blu-rays, 20/12/2021 BBC UK)

Resident Evil: Infinite Darkness 2021** (série animée, un blu-ray ? SONY UK)

BLU-RAY IT

The Monster Squad 1987** (jeunesse, blu-ray ,20/12, IT)

Les chroniques de la Science-fiction est une récapitulation hebdomadaire gratuite pour mémoire de l'actualité des récits de Science-fiction, Fantastique, Fantasy et Aventure, assorti d'une compilation des critiques des récits sortis dans la semaine précédente. Cette actualité est difficile à suivre au quotidien et plus encore à retracer des années après. Vous retrouverez une partie de ces informations sur le dablog.com et sur le forum philippe-ebly.fr.



MARDI 21 DÉCEMBRE 2021

BLU-RAY US

No Time To Die 2021* (blu-ray+4K, 21/12/2021 UNIVERSAL STUDIO US)

Le temps du loup 2003** (time of the wolf, 21/12, VF incluse, STRAND US)

Trog 1970 (monstre, un blu-ray, 21/12/2021, SHOUT FACTORY US)

Vampire Lover 1970 (un blu-ray, 21/12/2021, SHOUT FACTORY US)

Resident Evil: Infinite Darkness 2021** (série animée, 1 blu-ray, 21/12 SONY US)

Alice In Borderland 2014 (série animée, 1 blu-ray, 21/12 SENTAI FILMWORKS US)

bluraydefectueux.com

Ne restez pas seuls face à un blu-ray ou un dvd qui devient soudain illisible, sans raison apparente. Le site Blu-ray Défectueux vous offre un forum // un blog /// un moteur de recherche dédié //// un Facebook.

Sur le forum, des pistes, des tutos (identifier le presseur d'un disque, le tester), des coordonnées éditeurs/presseurs, nous traitons (DVD, BD et UHD: y'en a pas encore.. FR ou Étrangers), nous proposons des statistiques, des suivis de cas "personnels", les titres sont listés et indexés, des retours matériels etc...).

Chroniques de la Science-fiction : Semaine du lundi 20 décembre 2021

6



MERCREDI 22 DECEMBRE 2021

CINEMA FR+INT

Attention, pass sanitaire exigé pour les salles de plus de 49 places.

Matrix: Resurrections 2021 (22/12/2021, CINE FR+UK+US)

Wicked 2021 (22/12/2021, CINE FR)

The King's Man 2021 (22/12:2021, CINE US)

TELEVISION INT+US

Marvel: Hawkeye 2021* S01E06 (woke, 22/12, DISNEY INT). **Fin de saison.**

JEUDI 23 DECEMBRE 2021

TELEVISION INT+US

Station Eleven 2021 S01E04-5 (postapocalypse, 23/12/2021, HBO MAX US/INT). **Les trois premiers épisodes ont été diffusés le 16/12/2021).**

Firebite 2021 S01E02 (vampires, 23 décembre 2021, AMC+ US)

Star Trek Discovery 2021* S4E06 (23/12, NBC ALL ACCESS US)

Star Trek Prodigy 2021* S01E09-10? (animé, 23/12, PARAMOUNT US). **Fin de saison, renouvelé pour une seconde saison.**

Dragons : The Nine Realms 2021 (jeunesse, animé, 23/12/2021, HULU US)

Chroniques de la Science-fiction : Semaine du lundi 20 décembre 2021

7



BLU-RAY FR

- Dune 2021*** (planet opera, blu-ray 3D, 23/12, WARNER BROS FR)
- Reminiscence 2021*** (planet opera, blu-ray 3D, 23/12, WARNER BROS FR)

BLU-RAY DE+IT

- Dune 2021*** (remake, blu-ray +4K ou 3D, 23/12, WARNER BROS DE+IT)
- Escape From New-York 1981**** (blu-ray+4K, 23/12, CONSTANTIN FILM DE)
- Matrix 1999***** (blu-ray + 4K, 23/12, WARNER BROS DE)
- Mad Max Anthologie 1979***** (5 blu-rays + 4x4K, 23/12, WARNER BROS DE)

VENDREDI 24 DÉCEMBRE 2021

CINEMA FR+INT

- Don't Look Up 2021** (24/12/2021, NETFLIX FR+INT)
- Arthur & Merlin 2021** (24/12/2021, CINE US)

TÉLÉVISION INT+US

- The Expanse 2021** S6E03: Force Projection** (24/12, PRIME INT/FR)
- The Wheel Of Time 2021* S01E08** (24/12, PRIME INT). **Fin de Saison. Renouvelé**

SAMEDI 25 ET DIMANCHE 26 DECEMBRE 2021

- Beforeigners 2021** S02E05 ?** (policier temporel, 19/12/2021, HBO MAX EU)

Chroniques

Les critiques de la semaine du 20 décembre 2021

8

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS LA SERIE DE 2021



Around The World In 80 Days 2021

Le tour des cons en trois jours*

Woke. Toxique. Traduction du titre en français : autour du monde en 80 jours.

Une saison de huit épisodes de 49 minutes chaque. Diffusé en Belgique depuis le 5 décembre 2021.

Diffusé en France à partir de soir lundi 20 décembre 2021 sur France

Télévision 2 et en streaming / avant première les 8 épisodes sur le site de France.tv jusqu'au 27/12/2021. De Simon Crawford Collins, d'après le

roman de Jules Verne. Avec David Tennant, Leonie Benesch, Ibrahim Koma, Shivani Ghai.. **Pour adultes et adolescents ?**

Une horloge montée sur un décor de marbre. La même horloge en photo sur le plateau à thé d'un vieux domestique tremblant comme une feuille — Grayson pose le plateau et aide à boutonner (un bouton...) de son maître, qui prend la photo de l'horloge. Au verso est écrit en anglais « lâche ». Le maître demande en vain qui a déposé cette photo, puis termine apparemment de s'habiller seul, ce qui est simplement invraisemblable à cette époque et compte tenu de son rang social. Dans une ruelle, une femme rousse en cheveux (sans chapeau, ni même bandeau ou résille) discute avec quatre ouvriers qui fument dans une ruelle d'allure mal famée, et à moins que cette femme ne soit une prostituée, c'est absolument contraire à l'étiquette de l'époque, y

compris pour les femmes (honnêtes) de condition modeste, mais les scénaristes semblent décidément n'avoir pas fait leurs devoirs et n'avoir aucune idée de l'époque et de la société à laquelle leurs personnages semblent appartenir. Puis elle prend la cigarette de l'ouvrier et la fume, jusqu'à ce qu'on lui tende un journal qu'elle ouvre avec un grand sourire : son premier article est censé figurer dedans. Dans les cuisines d'une grande maison, une femme (de chambre, noire) fricote en public avec possiblement un valet de pieds (noir évidemment) qui parle français. Personne n'ayant regardé Down Town Abbey ou n'importe quel film d'époque correctement documenté, ou même (soyons fou) n'ayant lu les magazines, journaux et documents d'époque, l'incongruité de la scène et ses conséquences dans la réalité semble totalement échapper à la production.

Un club de gentlemen apparemment anglais, maladroitement servis par le valet de pied vu la scène d'avant, qui s'excuse en français : apparemment on y boit tôt dans la journée, et le valet se permet de balancer des glaçons sur un membre du club qui se moque des français qui inventent des montgolfières : comment ce valet n'est-il pas viré dans la seconde, les membres du club apprécient-ils à ce point qu'un grand noir leur glisse publiquement des glaçons dans le pantalon ?

Voilà-t-y pas que la rousse débarque (dans un club seulement ouvert aux hommes). Nous sommes 1872, et aucune femme n'aurait pu passer le portier. La donzelle (qui ne sait pas se tenir, marcher, se présenter etc.) entend se plaindre après de son patron que son article est signé d'un nom d'homme parce qu'elle prétend qu'en 1872 un directeur qui se trouve être son père n'a pas le droit de choisir sous quel nom paraisse les articles de son journal (et manque de chance, il en a parfaitement le droit). Plus rappelons qu'à l'époque la fille en question est mineure, et vu qu'elle est célibataire, elle est sous l'autorité légale de son père le directeur de journal qui seul décide de son emploi et de sous quel nom elle peut se produire en public. Figurez-vous que la donzelle a tout simplement eu l'idée de faire le tour du monde en 80 jours en utilisant tous les moyens de transport de l'époque et comme elle vient d'humilier publiquement devant ses pairs, Phinéas déclare tout de go qu'il va prouver que c'est possible, simplement parce qu'il s'ennuie et voudrait redorer sa réputation de

lâche (nous ignorons toujours pourquoi il en aurait hérité). Nous apprenons alors (parce que ce n'était pas la peine de présenter le personnage avant) qu'elle serait la fille du directeur du journal : inopinément un membre du club veut parier avec Phinéas Fog (c'est le type qui reçoit des insultes anonymes).

Pendant ce temps, Passe-Partout (le valet noir) tue un domestique dans les cuisines, et se présente (sans lettres de crédit, c'est impossible), directement à Phinéas Fog, qui bien sûr fait potentiellement entrer un égorgé dans sa maison richement meublée, prétendant qu'une agence l'envoie : quelle agence, et pourquoi ce n'est pas le valet ou le secrétaire ou la gouvernante ou je ne sais qui d'autres qui s'occupe de recevoir les aspirants domestiques. Phinéas Fog ferait-il aussi le ménage chez lui ?

La rouquine (Abigail Fix) vient trouver son père pour lui soutirer de l'argent plutôt qu'un prochain article dans son journal et elle insiste pour que tout le monde sache à l'occasion de son prochain article qu'elle n'est publiée que parce qu'elle est la fille de son père, et cette dame ne sait apparemment décidément pas quoi faire de ses mains, ce qui est une entorse plus à l'étiquette. Elle embrasse quasiment sur la bouche son père (???) pour le remercier pour le fric tout en clamant en sortant qu'elle est née pour dépenser le fric de son... père. Dans la rue, Phinéas annonce à Passepartout qu'ils s'en vont à Paris, et étonnamment, Passepartout s'étonne de voyager avec son maître, autre entorse à l'étiquette, un valet de l'époque devant se montrer impassible et obéir, à moins qu'il ait humblement une suggestion pertinente à soumettre.

Phinéas prend le bateau pour Paris, et là encore, d'une manière particulièrement improbable, il est accosté sans aucune manière à bord du bateau par Abigail qui sans chaperon embarque précisément dans le même bateau. Elle n'a pas pu suivre Phinéas depuis le club vu qu'elle était avec son père, et les mouchards avec GPS ça n'existe pas, elle n'a aucun réseau d'informateurs, n'a posé de question à personne et aborde Phinéas au moment où il est en train de vomir par-dessus le bastingage (gaffe à la direction du vent ! ah non, pas besoin, la production tourne avec un écran vert et ignore les lois de la physique). Son prétendu valet n'essaie pas de l'aider en quoi que ce soit (essayer

le vomit du menton ? tenir le chapeau...) et quand le chapeau s'envole à cause du vent, il commente que le chapeau est rentré au pays de son maître. L'étonnant est que le chapeau ait attendu tout ce temps pour s'envoler, vu qu'il ne tenait pas sur la tête de son propriétaire.

11

Comme c'était à craindre, **Around The World... 2021** est d'un massacre woke. Phinéas Fogg le héros passe le premier épisode à ramper et chialer, tandis que la production se complait à broder à propos d'une "journaliste" complètement inventée et ignorant tout de l'étiquette de son époque et de sa condition, et d'un Passe-Partout qui n'aurait pas survécu à une seule journée à cette époque tant il manque aux devoirs les plus élémentaires de ses rangs et fonctions, et qui semble se comporter comme un tueur en série brutal.

L'écriture et la mise en scène sont complètement anachroniques (révisionnistes ? d'une inculture affligeante), constellé de dialogues et situations ineptes ajoutées par la production, qui affiche un mépris total pour le texte original aux dialogues bien plus brillants et pertinents. Mépris total également pour l'époque, les cultures, les événements qui sont censés être évoqués, et il manque les rires enregistrés à chaque fois que le résultat obtenu à l'écran devient complètement grotesque si vous avez la moindre idée de la vraisemblance.

La majorité des scènes des deux premiers épisodes n'existent pas : ni l'épisode de la Commune, ni l'épisode du train avec l'italien et la journaliste qui encore une fois n'arrête pas de donner des leçons et de s'épancher sur ses sentiments — double infraction grossière à l'étiquette de l'époque, qui à l'époque a bien pu l'élever de cette manière ? personne à ma connaissance, dans aucun pays de l'époque — tandis que Phinéas selon la production semble en mission de démontrer sa lâcheté (et sa parfaite méconnaissance de son propre statut social et des règles anglaises victorienne de conduite en toute occasion), plus il semble n'avoir aucun problème à fréquenter seul un jeune garçon qui n'est pas le sien (personnage inventé par la production) dont le père italien (personnage inventé par la production) lui a formellement interdit d'approcher, et Passe-Partout ne cesse d'user de violence impunément sans qu'aucun contrôleur (il y en avait un dans chaque cabine de train et ils avaient l'oreille fine) n'intervienne,

pas plus que les officiers de police (tous les dix mètres à Londres) n'étaient intervenus. Dans le roman il se passe en réalité cela :

Cependant Mr. Fogg, en quittant la maison consulaire, s'était dirigé vers le quai. Là, il donna quelques ordres à son domestique ; puis il s'embarqua dans un canot, revint à bord du *Mongolia* et rentra dans sa cabine. Il prit alors son carnet, qui portait les notes suivantes :

« Quitté Londres, mercredi 2 octobre, 8 heures 45 soir.

« Arrivé à Paris, jeudi 3 octobre, 7 heures 20 matin.

« Quitté Paris, jeudi, 8 heures 40 matin.

« Arrivé par le Mont-Cenis à Turin, vendredi 4 octobre, 6 heures 35 matin.

« Quitté Turin, vendredi, 7 heures 20 matin.

« Arrivé à Brindisi, samedi 5 octobre, 4 heures soir.

« Embarqué sur le *Mongolia*, samedi, 5 heures soir.

« Arrivé à Suez, mercredi 9 octobre, 11 heures matin.

« Total des heures dépensées : 158 1/2, soit en jours : 6 jours 1/2. »

Mr. Fogg inscrivit ces dates sur un itinéraire disposé par colonnes, qui indiquait — depuis le 2 octobre jusqu'au 21 décembre — le mois, le quantième, le jour, les arrivées réglementaires et les arrivées effectives en chaque point principal, Paris, Brindisi, Suez, Bombay, Calcutta, Singapore, Hong-Kong, Yokohama, San-Francisco, New-York, Liverpool, Londres, et qui permettait de chiffrer le gain obtenu ou la perte éprouvée à chaque endroit du parcours.

Ce méthodique itinéraire tenait ainsi compte de tout, et Mr. Fogg savait toujours s'il était en avance ou en retard.

Il inscrivit donc, ce jour-là, mercredi 9 octobre, son arrivée à Suez, qui, concordant avec l'arrivée réglementaire, ne le constituait ni en gain ni en perte.

Puis il se fit servir à déjeuner dans sa cabine. Quant à voir la ville, il n'y pensait même pas, étant de cette race d'Anglais qui font visiter par leur domestique les pays qu'ils traversent.

Et voilà Phinéas et Passe-partout qui débarquent en Mer Rouge...

Par pitié ne regardez pas cette série avant d'avoir lu le roman original qui est un vrai récit d'aventure avec des personnages d'époque par un auteur (français et en français dans le texte) de la même époque. C'est lourd et autosatisfait tout en servant de la m.rde en bloc quand le roman inspirait. Je n'en suis pas encore au passage de l'adaptation censé dénoncer le trafic d'opium des anglais à l'époque.

*Il existe des versions de Phinéas Fogg fantaisiste ou parodiques comme dans **les Aventures du Jeune Jules Verne**, mais aucune à ma connaissance ne démolit à ce point le personnage, et ne donne l'impression de chercher à endommager le cerveau du spectateur. La dernière fois que j'ai eu cette impression, c'était sur TF1 qui présentait un **Merlin** haïssable avec Gérard Jugnot à la même époque où la BBC présentait un jeune Merlin comme un jeune Superman dans **Smallville** et massacrait les légendes arthuriennes tout en ménageant une partie de leur merveilleux quand bien même étouffé par les clichés.*

*Au total, ce **Tour du Monde en 80 jours** de 2021 est un spectacle grotesque, anachronique, affichant un total mépris pour le roman et la culture général — révisionniste, woke, avec des dialogues et des épisodes complètement inventés démontrant un niveau d'écriture de la production simplement négatif.*

*J'ajouterais que ce qui me révulse particulièrement est que la production est censée montrer sous un jour positif un personnage principal féminin et un Passe-Partout noir, alors qu'en fait ils les dépeignent comme haïssables et psychopathes. Comparez avec l'approche diamétralement opposée du personnage jouée par Arlene Dahl (actrice disparue il y a peu) dans la version filmée de 1959 de **Voyage au centre de la Terre** avec James Mason.*

Ne perdez pas votre temps et ne rendez pas votre esprit malade. Lisez à la place le roman original ou tout autre réussite littéraire dans le genre de récit qui vous plaira et vous cultivera. En cette époque troublée de dictatures et propagandes outrées, le cerveau a besoin de santé mentale et d'épanouissement humaniste, pas d'une tromperie toxique de plus.

STATION ELEVEN, LA SERIE DE 2021

14



Station Eleven 2021

Autant pour l'obligation vaccinale**

Woke. Traduction du titre en français : station onze. Une saison de dix épisodes de 40 et quelques minutes chaque. Annoncé aux USA et à l'international à partir du 16 décembre 2021 sur HBO MAX US/INT. De Patrick Somerville, D'après le roman de 2014 Prix Arthur C. Clarke 2015 de Emily St. John Mandel, avec Joe Pingue, Mackenzie Davis, Himesh Patel. **Pour adultes et adolescents ?**

Des sangliers cherchent à manger dans la nuit dans un jardin et grognent. Le jardin est en fait un théâtre abandonné, où jadis se jouait le Roi Lear de Shakespeare. L'acteur principal s'interrompt au milieu de son monologue. Il semble avoir un problème de mémoire. Puis l'un des spectateurs dit à sa voisine que l'acteur fait une crise cardiaque. Il se lève et tente de rejoindre la scène. Là, il demande s'il y a un docteur. On baisse le rideau. Le spectateur s'étonne qu'il n'y ait aucun docteur.

Quelqu'un de la production demande un défibrillateur, quelqu'un d'autre demande d'arrêter la neige artificielle qui tombe sur la scène, sans succès. Le spectateur aperçoit les jeunes filles en tenue d'époque médusée.

Plus tard, un policier interroge le spectateur ; puis apercevant l'une des jeunes filles, Kirsten, s'étonne qu'elle soit toute seule. Elle explique qu'elle a une bergère, Tanya qui s'occupe des enfants. Le spectateur se met en quête de Tanya, sans succès. Tout le monde semble très occupé. Kirsten avoue qu'elle aime faire du théâtre plus que tout au

monde. Tanya arrive enfin. La salle du théâtre est désormais déserte et le spectateur vient récupérer ses affaires sur son fauteuil. Il texte alors à sa voisine, Laura, qui lui répond qu'elle ne se sent pas bien et qu'elle est rentrée. Sur le trottoir quelqu'un déclare officiellement aux journalistes que l'acteur est mort de déshydratation tandis qu'un journaliste lui demande si cela a quelque chose à voir avec la grippe...

Il retrouve Kirsten abandonnée au bord de la rue, elle explique que Tanya est avec l'acteur décédé. Comme le spectateur, Steven propose à Kirsten de l'emmener avec le métro chez elle, Kirsten objecte : Tanya lui a interdit de partir avec un étranger. Alors Jeevan se présente. Dix jours plus tôt. Tanya retrouvait l'acteur vedette dans le hall du théâtre. Jusqu'à hier il ne pensait jamais la revoir. Ils prennent un café dans sa loge et lui demande pourquoi elle est là. Elle lui explique qu'elle a terminé sa bande dessinée, Station Eleven (= 11). Entre « kiki », c'est-à-dire Kirsten, qui vient gribouiller sur un cahier. Retour au présent : Kirsten a la bande dessinée dans son sac alors qu'elle et Steven attendent sur le quai de la station de métro. Kirsten ne décolle pas son nez de son téléphone portable. Steven vient de prévenir Laura qu'il aura du retard et conseille à Kirsten d'économiser sa batterie. Sans lever les yeux, Kirsten demande qui est Laura, si elle et Steven vont se marier, ce qu'il fait dans la vie : Jeevan bafouille, et finit par avouer qu'il crée du contenu, c'est-à-dire qu'il est sans emploi. Kirsten s'étonne qu'il ne soit pas docteur et lui demande comment il a fait les bons gestes avec le défibrillateur, et Jeevan répond qu'il a beaucoup regardé Urgences à la télévision...

Ils montent dans la rame de métro. Les gens sont rivés à leurs téléphones. Jeevan finit par demander si Kirsten connaît le numéro de téléphone par cœur. Kirsten répond que oui, dans son téléphone. Le téléphone de Steven sonne : une certaine Siya Chaudary veut lui parler de la grippe, elle n'était pas supposée travailler mais elle a été rappelée aux urgences — ils n'ont jamais vu une telle grippe, c'est le chaos. Elle insiste : il est trop tard pour fuir et qu'il ne croit pas un mot de ce que racontent les médias, il doit aller chez Frank. La cité va tomber, les gens marchent et ils sont déjà exposés, qu'il n'ait plus aucun contact avec personne, à part Frank : qu'il se barricade et ne laisse personne entrer, c'est sa meilleure chance de survivre. Qu'il lui texte quand il arrivera chez Frank. Puis elle lui parle de la fois où

quand ils étaient enfants, il avait vomi son milk-shake à la framboise, tout en criant à son assistant de dégager les morts. Puis elle raccroche.

16 *Choqué, Jeevan descend à l'arrêt Chicago Avenue, oubliant complètement Kirsten, qui en le suivant descend à son tour sur le quai. Kirsten l'appelle plusieurs fois tandis qu'il marche, sans se retourner, apparemment en état de choc. Comme il s'arrête pour reprendre son souffle, Kirsten lui demande s'il va bien, il répond que oui. Puis il demande si la maison de Kirsten est loin. Elle répond que c'est assez loin, ils sont descendu au mauvais arrêt. C'est au tour de Jeevan de ne plus lâcher son téléphone où défilent les consignes épidémiques. Ils s'arrêtent à l'entrée d'une maison décorée pour Noël. Il déclare qu'elle va attendre jusqu'à ce qu'elle entre mais Kirsten frappe en vain à la porte et c'est Tanya qui a la clé.*

Jeevan lui demande de frapper chez les voisins mais son père n'aime pas les voisins et les autres sont vieux. Et son seul ami, c'est Arthur Leander, l'acteur qui vient de mourir. Comme Kirsten dit qu'elle a froid, Jeevan lui ordonne de le suivre. Jeevan se rend alors dans un supermarché où ils sont les seuls clients, et rempli cinq chariots de nourriture, total plus de 9000 dollars. Le caissier lui demande si cela veut dire que la grippe est une mauvaise chose, qu'il devrait aller quelque part. Jeevan lui répond qu'il devrait rentrer à la maison.

Suite à une épidémie de super-grippe ultra-contagieuse et ultra-virulente, toutes les personnes qui ne se sont pas confinées plus tôt sont mortes avant même d'avoir commencé à piller les magasins. Le premier épisode semble assez fidèle au roman, et le roman semble avoir une vraie intrigue. Reste à voir si la (très) bonne impression dépassera le premier épisode, forcément prenant quand bien même il n'y a pas de scène apocalyptique à part un avion qui se crashe sous les fenêtres des héros et dont l'incendie a la décence de ne pas se propager à la ville entière, ce qui dans la réalité n'aurait pas été gagné. Le monde d'après, à part quelques flashes avant et après des mêmes décors, commence seulement au second épisode. Dans cette nouvelle civilisation, les voitures modernes sont traînées par des chevaux et étrangement il n'y a ni police ou armée en vue, essentiellement des femmes jeunes, des hommes estropiés ou doux dingues. Où sont les

guetteurs, les éclaireurs, pourquoi les « gentils » n'ont pas jugés bons de développer un réseau d'informateurs ?

Et si comme le dit le slogan sur le poster, survivre ne suffit pas, comment les survivants se nourrissent-ils dans ce pays et comment la troupe de théâtre est-elle payée ? Si la super-grippe a tué tant de monde que cela et si vite, elle a forcément stoppé les importations et les exportations, rendu invivable les grands centres urbains et surtout éliminé par la famine et la disparition des compétences réellement utiles au maintien de la vie en société, en particulier toutes les spécialités technologiques, chirurgicales etc. alors qu'au point où j'en suis du visionnage, la troupe de théâtre semble être bien nourrie, en bonne santé et vivre à la manière des avatars de Free Guys, au-dessus de toutes contraintes bassement matériel comme creuser une fosse pour les excréments, s'occuper des chevaux qui tirent pourtant leurs voitures, trouver l'eau potable, faire la lessive, filer et tisser et surtout semer et récolter.

Vers la fin du second épisode on découvre qu'il y a bien quelqu'un qui fait la police, mais étrangement, après de telles menaces et sachant pertinemment que l'espion avait un complice, pourquoi l'unique soldat de la troupe n'a pas achevé l'espion et pourquoi n'a-t-il pas éliminé le complice dans la foulée ? Et pourquoi personne ne semble avoir été prévenu du danger ?

L'un des problèmes est que les sauts dans le temps vont apparemment continuer durant les dix épisodes de la série – toujours cette incompétence fondamentale des scénaristes d'aujourd'hui à raconter une bonne histoire dans l'ordre chronologique. Et du coup je crains que l'histoire une fois reconstituée soit en réalité criblée de trous de scénarios et pas si passionnante que cela. Un exemple de faux-pas narratif causé par un bond en avant dans l'histoire se trouve dans le premier épisode et l'impression que l'électricité est tombé en panne tout de suite, mais cela n'a pas été le cas, comme on le constate au second épisode. Je me suis d'ailleurs demandé comment trois personnes auraient pu tenir 80 jours sans eau ni lumière ni chauffage ni aération en haut d'une tour.

En conclusion, il faut voir la série complète pour juger, le niveau d'écriture du premier épisode est correct, celui du second épisode baisse dangereusement et il y a les premiers jeux de c.ns qui pointent leurs vilains mufles et surtout ce biais qui consiste à ne pas raconter ce que le spectateur veut voir, pour à la place remplir l'épisode des scènes de remplissage aux relents woke : si la blonde fadasse doit assassiner quelqu'un, ce sera forcément un homme blanc qui parle comme le genre de pervers que dans la réalité on ne rencontre qu'au Festival de Cannes et à la remise des Oscars. Sachez aussi d'avance que vous ne pourrez pas compter sur une adaptation fidèle du roman pourtant apprécié par ses lecteurs. Et il demeure recommandé de lire le roman avant de regarder la série, qualifiée en ligne de « lourde » par rapport au roman.

MOTHER / ANDROID, LE FILM DE 2021



Mother / Android 2021

Débile / Woke *

Toxique. Ne pas confondre avec les films de 2018 et 2015 et plusieurs séries télévisées. Traduction du titre : rencontre. Titre français : Invasion. Sorti aux USA le 3 septembre 2021.

De Michael Pearce (également scénariste) sur un scénario de Joe Barton ; avec Riz Ahmed, Octavia Spencer, Janina Gavankar, Rory Cochrane, Lucian-River Chauhan, Aditya Geddada. **Pour adultes.**

L'obscurité. Une jeune femme blonde s'y reprend à trois fois pour allumer un feu de cheminée avec un briquet. Puis, regardant une photo polaroid, se demande comment on peut laisser quelqu'un derrière soi, le quitter pour de vrai, le laisser tellement en arrière que cela vous

semble comme si vous ne l'aviez jamais rencontré ? Elle caresse le visage sur la photo puis semble pousser un gros soupir.

Dans les toilettes, l'air aussi constipée qu'auprès du feu, elle aligne trois tests covid positifs... non, trois tests de grossesse, en fait.

L'homme de la photo, un jeune homme noir nommé Sam qui a l'air aussi constipé qu'elle mais qui n'est pas plus assis sur le trône qu'elle (il semble que le carrelage de leur salle de bain soit très confortable, à moins qu'il ne s'agisse d'une subtile mise en scène pour cadrer leur accablement), suggère à la jeune femme de faire un quatrième test. La jeune femme pousse (à nouveau pour le spectateur) un gros soupir.

Sam lui demande alors ce qu'elle compte faire. Elle soupire à nouveau : elle veut juste rester là, assise sur le carrelage de sa salle de bain. Sam répond qu'il veut juste qu'elle sache qu'il la soutiendra, peu importe ce dont elle a besoin. Elle répond « Ok », et Sam s'indigne : ne va-t-elle pas dire quelque chose à la fin ? La jeune femme semble être outrée et déclare qu'elle sait que Sam essaie d'être gentil et qu'il s'inquiète pour elle mais elle veut juste qu'il s'arrête. Nous supposons alors que l'héroïne est super-raciste et en veut vraiment à son compagnon de l'avoir engrossée alors qu'elle ne cherchait qu'à réaliser un fantasme sexuel avec lui.

Sam propose alors à « G » de l'épouser, ce qui est super-romantique assis à côté de la cuvette des WC et que nous ignorons toujours s'il lui a au moins offert un repas et une sortie cinéma (pas évident en ces temps de pandémie) avant de la mettre enceinte, et nous supposons que la blonde devait également être allergique au préservatif féminin et son compagnon ignorer comment on met un préservatif. Ou alors conformément aux consignes des autorités, supposait que leurs masques faciaux les protégeraient. « G » semble décidément à court de vocabulaire, à moins que ce ne soit ses dialoguistes qui soient à court de clichés. Toujours est-il que Sam insiste lourdement : il est sérieux, faisons-le, et puis quoi, il l'aime. Une voiture klaxonne sous leur fenêtre, et là je suppose que « G » en fait est déjà mariée à un suprémaciste blanc, ou bien le bébé est de Bill Clinton et a été procréé sur l'île d'Epstein pendant qu'Hilary démolissait ses téléphones portables à coups de marteaux pour ne pas les remettre au Sénat américain.

Quelqu'un descend de la voiture et « G » se lève en disant qu'ils sont là (les androïdes tueurs d'humains ?). Elle enlève une de ses chaussettes et y glisse les trois tests covids positifs, mais elle oublie son smartphone sur le rebord de l'évier, ce qui prouve que ce film est de la pure fiction et n'a rien de scientifique. Elle sort en laissant la porte des toilettes ouverte, et Sam se lève et retrouve « G » et M. et Mme Olsen, les parents de « G ». Celle-ci insiste pour que personne ne conduise ce soir, elle a d'ailleurs commandé un taxi. Passionnant. Mme Olsen demande à sa fille si elle va bien parce qu'elle la trouve un peu jaune, et ne s'étonnent pas que « G » n'ai qu'une seule chaussette à son pied. M. Olsen demande quels parents seront à la fête, et « G » répond aucun, ils sont à l'université. Comme Sam et « G » sortent de la maison, le domestique un peu raide — dont les yeux brillent soudain d'un éclat bleu. Nommé Eli, il souhaite à Sam un joyeux Halloween, et Sam corrige, c'est Noël aujourd'hui.

A la fête, ils sont servis par Daniel, un autre androïde à la peau blanche et au prénom juif. Le jeune maître de maison demande du rhum avec le cocktail, le jeune homme répond par un code qui lui permet d'annuler la directive parental qui interdit à l'androïde de servir du rhum. Dans la salle de bain, « G » avoue à une autre blonde qu'elle a super-peur, surtout parce que Sam essaie d'être gentil. Et comme sa potesse blonde lui demande ce qu'elle va faire, « G » répond qu'elle pense qu'elle va prononcer le mot avortement, interdit à la télévision américaine donc sur HULU qui diffuse ce qui ressemble de plus en plus à un téléfilm de m.rde.

Elle est interrompu par un énorme biip grésillant, qui lui fait si mal aux oreilles qu'elle laisse échapper son smartphone, dont l'écran diffuse à présent un film en crypté sur Canal Plus. Le biip continue de grésiller. Les lumières vacillent, les deux blondes entendent un choc sourd et un jeune homme en train de crier d'arrêter tandis qu'une jeune femme hurle. Elles descendent rejoindre la fête au rez-de-chaussée où Daniel l'androïde juif est en train d'étrangler une autre femme. Le jeune maître de maison traverse la pièce en criant « non, non, non, non, arrête ! » et tiens donc, cette fois il n'utilise pas son super-code pour annuler la consigne de tuer tout le monde ? Curieux.

L'androïde utilise alors le jeune maître de maison pour ouvrir une fenêtre à guillotine sans la soulever. Sam crie alors à « G » de courir, et comme elle obéit, l'androïde apparait devant elle, alors Sam lui dit de courir dans l'autre sens, et l'androïde apparait à côté d'elle et Sam se jette sur Daniel et l'étrangle. « G » se jette sur l'androïde qui la dégage d'un coup de pied. Arrive un autre invité — ils étaient où tous les autres ? — qui à coup de canne de golf fracasse la tête de Daniel, qui apparemment a son cerveau au même endroit qu'un bête humain, ce qui n'était pas gagné. « G » déclare alors que les androïdes ne sont pas censés tuer — un peu comme les drones tueurs, les couteaux, les mitrailleuses lourdes et les tanks ou la bombe atomique fabriquée à partir d'une énergie verte selon les gouvernements français alors ?. Et pour confirmer les dire de « G », on entend des cris dehors et encore une femme qui demande d'arrêter. Il est vrai que demander à un terroriste ou un tueur en série de s'arrêter de tuer tout le monde à Noël a toujours fonctionner, il faut donc continuer, peu importe le nombre de victimes qui vous auront précédé.



Les randonnées sont très à la mode en ce moment dans les films et séries de Science-fiction américains. C'est seulement bizarre que les touristes veuillent éviter la route quand il y en a une qui mène directement au camp à disposition des androïdes et de leurs drones.

Dans la rue, ça tire de partout et les quatre survivants restent plantés là au milieu. La potesse blonde tombe alors après une balle reçue en pleine tête (pas assez bien roulée au goût de la production pour rester en vie plus que le premier quart d'heure ?), mais les trois autres continuent de rester debout immobiles bien alignés au milieu de la rue avec une expression étonnée, tandis que le quartier brûle. Qu'est-ce qui empêchait le tireur de les descendre dans la foulée ? Le scénario ?

Plus tard, Sam et « G » sont au lit sous une tente illuminée (c'est plus discret) en pleine forêt noire la nuit et apparemment le rendez-vous au planning familial a dû être déprogrammé, puis qu'elle a le ventre rond. Ils entendent un craquement, sans doute un ours, mais ce n'est pas grave, « G » demande à Sam de rentrer et de ranger son pistolet automatique. « G » se réveille, il fait jour, Sam ouvre la fermeture éclair de la tente et lui demande comment elle va : elle a mal aux pieds, aux seins et elle a fait un mauvais rêve. Sam rigole et lui demande d'être sérieuse, il faut qu'ils se remettent en marche (pour où ?). Le plan doit être d'accoucher en pleine nature.

Alors qu'ils sont censés éviter les routes, ils tombent sur une voiture et un cadavre d'androïde brûlé attaché à un poteau. Conseil de « G », bouger lentement. On leur ordonne alors par mégaphone de s'arrêter, lever les mains, déposer leur sac à dos. Ils s'exécutent. On leur demande s'ils ont des armes : « G » répond qu'ils ont une machette et un revolver et qu'elle est enceinte de neuf mois. Ils avancent ensuite entre deux grillages et des militaires passent au détecteur de métal, on teste leur sang et on fouille leurs sac à dos. Ils peuvent donc enfin entrer dans le camp de réfugiés, le genre de lieu super-plus facile à repérer par satellite ou en observant les réfugiés converger, ou simplement en captant le bruit des ballons qui rebondissent sur le sol.

Encore un film covid woke avec des flashes forwards et backs typique des productions qui ne savent pas raconter une histoire dans l'ordre chronologique — et dont l'action s'arrête à chaque fois que cela risque de devenir intéressant. Sans oublier des disputes qui ne servent qu'à jouer la montre, et des dialogues d'exposition qui servent à ne pas montrer ce qui était promis au spectateur et qu'il aurait voulu voir : le jeune couple tenter d'atteindre New-York, la bataille de New-York. Le couple de héros, mixte comme dans toutes les productions woke, sort

de nulle part : on ne voit rien de leur rencontre, rien de pourquoi ils se sont rencontrés, pourquoi ils sont tombés amoureux, pourquoi ils ont couché ensemble — elle avait trop bu ? elle avait pris du GHB en pensant que ça coûterait moins cher et qu'elle pourrait conduire sans risquer le contrôle d'alcoolémie ? — Après tout, comme le dialogue le prétend, ils sont censés être à l'université, vous savez là où les fêtes privées ne compte strictement que quatre invités à domicile et seulement avec l'autorisation des parents), rien de leur société où les androïdes blancs aux prénoms juifs les serviraient servilement, rien de qui les fabriquent, les programment, rien de comment ce jeune couple a réussi à survivre et trouver le camp de réfugiés.

Et bien entendu les disputes du gentils couples sont barbantes et artificielles et les jeux de c.ns servent à pousser les héros dans la direction souhaitées par la production — celles qui évitera d'avoir à filmer autre chose que les deux acteurs principaux seuls sous une tente ou dans une maison abandonnée — production occupée à remplir du vide avec du vide et se mettre dans la poche le peu de budget indispensable pour raconter une histoire digne de ce nom.



Une hypothèse audacieuse : un futur proche rempli d'humains se comportant comme des robots, qui vous brutalisent et harcèlent pour vous injecter un virus mutagène dans un collyre toxique permettant de passer les barrières des systèmes reproducteurs et nerveux.

Et à ce naufrage s'ajoute bien entendu la déferlante de critiques officielles parfaitement fausses essayant de faire passer ***Mother / Android*** pour un nouveau ***Les Fils de l'Homme 2006***, qui lui est un vrai film, avec des vrais acteurs, un réalisateur brillant, un scénario et un récit de Science-fiction formidable. Le seul point commun est qu'il y a une femme enceinte dans les deux films. Incidemment, il est strictement impossible que le camp de réfugiés tenu militaire n'ait pas été détecté il y a très longtemps : ils font simplement tout ce qu'il faut pour. Leurs tirs s'entendent à des kilomètres à la ronde, ils allument de grands feux visibles là aussi à des kilomètres à la ronde et surtout visibles de nuit dans le ciel sur les nuages comme n'importe quel éclairage public.

Spoilers : Les auteurs de ***Mother / Androids*** n'ont pas lu ***Rossum Universal Robots***, la pièce de Karel Capek, l'inventeur du mot Robot (moi je l'ai lue) : le dénommé Arthur — qui se révélera le seul androïde qui curieusement n'a pas les yeux qui brillent et un prénom chrétien, trop facile pour les scénaristes qui peuvent lui faire dire n'importe quoi et s'en tirer par autant de pirouettes qu'ils veulent : il mentait, il n'en sait rien etc. et voilà un « *et en même temps* » de plus — prétend que dans la pièce le créateur des robots voulait prouver que Dieu n'existait pas et prétend qu'il s'agit des mêmes robots que les androïdes qui dans ***Mother / Android*** exterminent les humains. Echec total : dans la pièce, le créateur crée des humains simplifiés et prétend que ces nouveaux esclaves ne se révolteront pas. Ils se révoltent et deux d'entre eux deviennent les nouveaux Adam et Eve, aussi humains que les humains l'étaient.

Cinq minute plus tard, le même Arthur prétend que les humains sont « programmés par leurs hormones » et que les humains ne se sacrifient jamais pour une mission, et que l'amour rend égoïste et tuera les humains. Incidemment ce sont les propos d'un psychopathe et clairement leur auteur n'a jamais programmé quoi que ce soit. Plus le mot « amour » recouvre un très grand nombre de sentiments, dont une

majorité ne sont pas aussi stupide que l'amour charnel ou l'amour passionnel obsessionnel, ou l'amour de la bonne chair (jeu de mots) du cannibale.

25

Et le dénommé Arthur ne cesse de porter des lunettes avec le verre droit complètement fêlé alors qu'il aurait dû ôter le verre qui l'empêche de voir et peut facilement crever son œil si jamais les éclats tombent, tout en conseillant à l'héroïne de se comporter davantage en androïde psychopathe, avant de se mettre à chialer sur le gros ventre et de répéter qu'ils sont tous morts. Super cohérent et surtout utile et pratique comme conseil et attitude. Puis il propose à l'héroïne d'accoucher en tenue de camouflage anti-vision d'androïdes, qui n'empêchera pas de la détecter au son et à l'odeur (donc la respiration et les battements de cœur, la transpiration, les hormones, le moindre pet et la gougoutte d'urine, si je ne m'abuse).



*A court de budget et de personnel compétent, la production de **Mother / Androïd** a oublié un plan à effets spéciaux. Nous sommes heureux de vous l'offrir, en attendant la restauration 16K du 50^{ème} anniversaire.*

Plus tard, Arthur prétend que les androïdes retiennent des êtres humains et les torturent pour attirer avec leurs cris d'autres humains. Pourquoi ne sont-ils pas tout bêtement capables de crier à leur place, ou de diffuser des enregistrements tirés de films d'horreur ?

Strictement aucune raison de garder un seul humain capturé en vie, mais je suppose que c'est la seule idée que le scénariste a trouvé pour rallonger le film en tenant compte des mesures COVID. Trop drôle, l'héroïne qui hurle tout le long du trajet au départ de la prison tenue par les androïdes et pas un seul androïde ni drone pour les poursuivre comme c'était pourtant arrivé plus tôt dans le film, tout en suivant la seule route en pleine forêt pour quitter les lieux.

Jamais à aucun point du film la production aura daigné nous **montrer** qui a construit ces androïdes, pourquoi ils se sont mis à tuer tous les êtres humains. Ah si, il semblerait qu'ils aient confondu Noël et Halloween, sans doute en regardant une fois de trop **L'étrange Noël de Mr. Jack** ? Ou peut-être ont-ils trop regardé sur **Disney Moins** toutes ces séries **Star Wars** à la gloire de mercenaires assassins ? En clair aucune construction d'univers, juste des clichés de plus copiés collés des **Terminators** ou de n'importe quelle série Z qui aura suivi ou précédé, que du message pro-mort, et du wokisme puant qui se tire magistralement plusieurs balles dans les jambes avec le pire couple mixte jamais vu sur vos écrans dont la blondasse à l'endurance surhumaine qui laisse son amant noir qu'elle n'a même pas voulu épouser se faire mutiler, le largue cul-de-jatte après avoir revendu le bébé à la Corée du Nord pour le droit de se les geler sur un quai.

Nous en arrivons au coup de théâtre inepte : pour entrer dans Boston, **personne ne vérifie si vous êtes un androïde** du moment que vous êtes accompagné par une femme enceinte. Mais bien sûr : si un bête camp de réfugié passe au détecteur de métaux, fait des tests sanguins et je ne sais quelle autre précautions, et une ville entière tenue par des militaires, nada, entrez avec qui vous voulez. Allez savoir comment et pourquoi, c'est l'héroïne qui vient d'accoucher par césarienne qui galope partout jusqu'à la manette du dispositif censé repousser temporairement les androïdes par effet électromagnétique pulsant, et elle fait même un grand écart entre le grillage censé retenir la horde d'androïde et la manette, car c'est bien connu qu'un ventre fraîchement découpé et recousu permet tous les exploits de force et d'étirement. Mais tout cela pourquoi me direz-vous ? pour abandonner le bébé au premier koréen (du Nord ?) venu qui voudra expérimenter médicalement le prochain prétendu vaccin covid. Quel courage, quelle grandeur d'âme ! La prochaine fois, apprend à démonter les antennes

wifi qui permettent androïdes de chez Méta de communiquer et les gourdes dans ton genre d'accélérer la fin du monde à force de tweeter et d'instagrammer et on comprend mieux pourquoi la prétendue koréenne ne veut pas d'une blondasse de plus qui n'aura jamais cessé d'être parfaitement maquillée toute la durée de l'histoire.

27

Maintenant, j'ai le regrettable devoir de constater que Chloë Grace Moretz, une actrice autrefois prometteuse, vient avec **Mother / Android** de dépasser son quota de daubes, après nous avoir gratifier successivement de **Carrie La vengeance**, **la Cinquième Vague** et de l'ignoble **Shadow In The Cloud**. A l'instar de Ben Kingsley ou Sam Neill, soit elle ne s'intéresse qu'au fric, soit elle fait avec, peu importe le scénario, soit elle n'a aucune culture ni aucune vision au contraire d'un certain nombre d'acteurs et d'actrices clés de la Science-fiction et du Fantastique, dont le seul nom permet de retrouver tous les bons films et toutes les bonnes séries, par exemple Sigourney Weaver, Viggo Mortensen, Anne Francis. En conclusion, sur le même thème de départ que **The Michells vs The Machines**, **Mother / Androïd** est un naufrage soporifique et un gaspillage total de votre temps. Je gage que la production était trop occupée à copier-coller et wokifier pour réaliser que le coup de donner à tous les androïdes clairement visibles des prénoms juifs et une peau blanche, tout en les utilisant carbonisés pour décorer l'entrée d'un camp était antisémite et odieusement rappelant des rafles et incinérations de la seconde guerre mondiale.



SWAN SONG, LE FILM DE 2021

Swan Song 2021

Exaltation du néant*

Les Mitchells contre les Machines.
Autre titre : Connected 2020 (Connectés).
Diffusé à partir à l'international à partir du 30 avril 2021 sur NETFLIX INT. (repoussé de 2020) De Mike Rianda, produit par Phil Lord et Christopher Miller, avec Abbi Jacobson, Danny McBride, Maya Rudolph,

Eric Andre, Fred Armisen, Beck Bennett. **Pour adultes et adolescents.**

(presse) Dans un futur apparemment largement dépeuplé par une campagne de « vaccination » COVID particulièrement efficace et profitable pour les gens les plus riches de la planète. Plutôt que d'être soigné par une technologie capable d'altérer « les brins d'ADN » responsable de son cancer, Cameron Turner choisit de se faire remplacer par un imposteur qui lui ressemble, qui disposera de sa femme, ses enfants et sa fortune.

Incidemment, ce « clone » qui lui ressemble parfaitement a été créé par le même genre de personne qui optimisent des virus existant pour les rendre plus dangereux pour les humains et cette personne le répète : elle sait mieux que vous ce que vous pensez et ce qui est bon pour vous, à savoir faire ce qu'elle lui dit de faire, toute sa vie et si ça se trouve, dans le privé, elle tient un bordel de clones mineurs sur une île paradisiaque uniquement visité par des chefs d'états et autres présidents directeurs généraux de multinational. Musique informelle planante sur mines constipées sauf pour la vendeuse de clone qui sourit constamment comme si elle était sous un mélange de tranxène et de cocaïne.

Et bien sûr le héros qui peut s'évanouir dans sa salle de bain connectée sans que Siri ne batte un cil virtuel va hésiter pendant presque deux heures pour savoir si oui ou non il va copier-coller sa personnalité dans son clone qui l'attend paisiblement dans un fauteuil du hall de la société de clonage, car c'est bien connu, un clone n'a pas besoin de manger, boire, pisser ou faire du sport pour conserver l'exacte forme de son modèle, sûrement une question de manipulation génétique. Ou alors, en réalité le business est seulement une escroquerie et c'est un androïde ou un bête mannequin, car je suppose à ce stade que le héros est censé être euthanasié à la seconde où l'échange promis avec son clone aura lieu. Bonjour les hémorroïdes pour le clone quand celui-ci se lèvera enfin de son fauteuil.

Et tout cela parce que le monsieur ne supporte pas l'idée que son épouse refasse sa vie sans lui et choisisse un autre père plus apte que lui pour poursuivre l'éducation de son fils et le protéger. Notez aussi comme dans plusieurs films récents sur les affres domestiques des

uns et des autres sur le futur, l'étalage de technologie inutile avec des écrans partout avec de très grosses icônes holographiques, super pratique en cas de panne d'électricité ou d'internet qui nous pend au nez. Notez aussi la présence au générique de Awkwafina, que nous retrouvons systématiquement en ce moment dans le pire des productions formatées type Disney et autres streamers. Mahershala Ali ne fait pas tellement mieux question filmographie, mais ce qui frappe dans **Swan Song** (chant du cygne) ce sont ces voix monocordes : tout



le monde parle comme s'il cherchait à hypnotiser le spectateur, un petit peu trop lentement, et l'épouse du héros, censée être une chanteuse, ne cesse de quasiment chuchoter, comme dans ces vidéos sur youtube censées vous exciter sexuellement. S'il y a des passages plus émotifs, ils surviennent sous forme de flashes incompréhensibles censés représenter les souvenirs du héros.

Mahershala Ali livre une performance électrisante... si « électrisant » est synonyme de « soporifique et atone ».

A l'image à la colorimétrie bien sûr virée au bleu et légèrement désaturée, quelques décors sans personnalité, un futur sans culture ni passé (donc sans avenir), bloqué sur une vie générique en forme publicité Apple (streamer et coproducteur). A ce point de lavage de cerveau, je ne vois pas pourquoi le héros s'inquiète de la fidélité des souvenirs, et de la personnalité imprimée de force dans ce frère jumeau qu'est son clone, un être garanti humain privé de son libre-arbitre et forcé de vivre une vie qu'il n'aura jamais choisie ni construite, simplement parce qu'une multinationale a décidé d'en faire un esclave de fait pour gagner toujours plus de fric.

Un clone n'est pas une marchandise ou une commodité – ce n'est pas un robot ni même un répliquant à la Blade Runner, c'est-à-dire un être humain simplifié exactement comme le racontait R.U.R que Philip K. Dick, lui, avait bien lu, ainsi que plusieurs autres récits clés dont il cite les auteurs comme fabricants de d'androïdes dans le texte original des Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ? Un clone, **c'est un enfant du même âge ou plus jeune que l'être original**, donc un descendant de cet être original. Traiter votre enfant comme une pièce de rechange qui reprendra votre « commerce » après votre mort est ignoble, et si beaucoup d'enfants sur cette planète sont effectivement traités de la sorte par leurs parents (qui peuvent aussi les violer, les battre à morts, les envoyer à la mine, sur le trottoir ou les vendre ou stocker leur viande au congélateur), des pièces de rechange au service des dictatures en tous genres. Bien sûr, il existe toujours un retour de bâton à ce genre d'éducation, et c'est de la violence – contre soi-même, contre les plus faibles et contre les responsables de cet esclavage de fait, et le conditionnement imposé aux enfants (aux clones) ne fait que retarder et démultiplier cette violence, ce prix que les autres payent pour le pouvoir des parents et des gouvernants et autres super-riche.

Or **Swan Song** censure complètement cette réalité : toute violence génère de la violence en retour, peu importe que cette violence soit reconnue comme telle ou nom : le clone représenté dans ce film est complètement résigné, on le croirait sous camisole chimique. Si encore il avait ignoré être un clone, et ignoré son séjour à l'usine, s'il n'avait eu aucun souvenir de la cuve d'où il est sorti, mais non, il est au courant, présenté à son original et sa geôlière franchement flippante l'a menacé à mots couverts : il a la meilleure part du marché... sous-entendu s'il fait exactement ce qu'on lui dit de faire, et si ce n'est pas le cas, sera-t-il retiré comme les répliquants de **Blade Runner**, ou reprogrammé jusqu'à ce qu'il plie, à la façon de l'épisode de **Black Mirror White Christmas** ? Et comment le héros peut-il savoir que l'impression de sa personnalité dans son clone n'a pas été « optimisée » de la même manière que son ADN cancérigène, à supposer que son cancer soit réellement génétique, puisque les facteurs qui rendrait n'importe qui cancéreux peu importe l'ADN sont simplement partout et ne cessent de monter en létalité, je m'en foutisme et appât du gain obligent : « c'est génétique » n'est-il pas une manière déguisée de dire aux victimes

« c'est de votre faute » quand dans le même temps les experts sont achetés à tour de bras par les multinationales qui épandent des produits qui ne peuvent que détruire l'ADN et les organes humains ?

Par ailleurs combien de fois le héros a-t-il déjà été cloné ? et est-ce que les services de la société de clonage inclus l'euthanasie et le remplacement des enfants et de l'épouse par d'autres clones pour qu'ils restent conformes au souvenir du client au moment de l'impression dans la cervelle du clone ? Et est-ce que la compagnie de clonage fidélise la clientèle en introduisant un nouveau défaut à chaque clonage qui nécessitera toujours plus de remplacement, à la manière d'un vaccin contre le COVID qui n'empêche ni la contagion ni la maladie et augmente l'épidémie dans tous les pays où il y a une campagne de vaccination tandis que les actionnaires de la compagnie qui vend la vaccin nous annoncent qu'il faudra être vacciné tous les deux ans, y compris ceux qui n'avaient aucune chance de tomber malade et qui maintenant tombent malades voire crèvent atrocement ?

Spoiler : après avoir laissé entendre que la substitution serait instantanée, indolore et que personne ne s'en rendrait compte, possiblement pas même le clone, les vendeurs de clones disent au clone qu'il est un clone et qu'il doit se réjouir d'avoir la meilleure part du « marché ». Si le héros est réellement une personne décente, le clone devrait se dépêcher de le retrouver pour au moins lui tenir la main à sa mort, puisqu'apparemment la famille du héros n'aura même pas eu ce droit, ni celui de le pleurer. Mais bien sûr l'idée est de le garder prisonnier jusqu'à l'échange, et là encore comment une personne décente pourrait-elle accepter un tel mensonge et une telle mainmise sur sa vie, mais apparemment avec la crise COVID, il semblerait qu'une grande partie de la population se complaise à jouer au veau qui garde le camp de concentration tout en répétant qu'il ne savait pas.

Et plus j'y songe, plus je pense que le même sujet aurait pu faire une comédie satirique positivement hilarante avec Eddie Murphy ou n'importe quel autre acteur un peu plus doué que pistonné. En attendant, **Swan Song** est une grosse bouse qui tente de vous déprimer tout en vantant une collection de comportements ignobles si vous y réfléchissez deux secondes, dans un monde futur qui n'a aucune chance de durer si un jour il vient à exister. Les super-riches

qui veulent vivre éternellement notamment en coupant la tête des jeunes pour mettre la leur à la place ou de se répliquer à l'infini finiront simplement bouffés par leur petit personnel. Le seul problème est que ces monstres sans âme auront fait le plus de dégâts possible avant que leur tour d'être recyclé arrive, plus leurs cadavres seront probablement alors les pires déchets toxiques qui soient.



FIREBITE, LA SERIE DE 2021

Firebite 1987

Shanika l'aborigène tueuse psychopathe de blancs *

Traduction du titre original : la morsure du feu. Diffusé aux USA à partir du 16 décembre 2021 sur AMC+ US. De Warwick Thornton, avec Rob Collins, Shantae Barnes-Cowan, Yael Stone, Callan Mulvey. **Pour adultes.**

« Le désert australien. Cela a été notre foyer pendant près de 80.000 ans. Les mineurs blancs ont dépouillé notre terre

de leurs opales et ont laissé derrière eux un labyrinthe de tunnels. Les blacks racontent des histoires de montres vivants là-dessous. La plupart les rabaisent à des mythes et des légendes. Mais j'ai une version différente : les monstres sont réels. Ils sont là depuis des siècles et ils ont enfin trouvé l'endroit parfait pour vivre. »

Un homme (blanc) descend d'un bus et marche à pieds le long de la route dans le couchant, avant de sauter dans un trou et d'atterrir sur un baril posé juste en-dessous. Il en descend, et il est immédiatement interpellé par une jeune femme énervée (blanche) : « hé le nouveau, si tu as l'intention de vivre ici, soyons clairs... » L'homme ne répond rien et lui arrache le cœur, devant un autre jeune homme (blanc) qui reste planté là, indécis. L'arracheur de cœur déclare alors à ce dernier qu'il y a un chasseur de sang sur sa piste et qu'il doit s'en occuper. Le barbichu se hisse illico hors du trou pour se planter au milieu de la

route, sans doute pour se suicider sous le camion 16 tonnes qui fonce droit sur lui tous phares allumés

« Certains héros tiennent tête aux monstres : les chasseurs de sang : des blacks qui se dédient à tuer ces monstres » (à la peau blanche jusqu'ici), « mais on ne les a pas vu depuis longtemps » (les monstres ou les chasseurs de sang ?)

Le camion inexplicablement s'arrête et le barbichu au visage déformé s'avance alors d'un bon pas en râlant de manière pas du tout suspecte. Une voiture double alors le camion et fauche le barbichu. Mais ceci n'est pas une histoire à propos d'un héros.

A bord de la voiture une jeune femme (Shanika ? noire, possiblement aborigène) vulgaire demande au conducteur (Tyson ? noir, possiblement aborigène) ce que c'était. Le conducteur () répond qu'il ne sait pas, probablement un kangourou. Et très fier d'ajouter qu'il avait dit à la jeune femme que cette barre de protection contre les kangourous servirait à quelque chose un jour..

Un bref rappel à la réalité. En Australie, bien avant l'arrivée des « blancs », les aborigènes utilisaient leur langue comme preuve de leur nationalité. Le territoire était donc émietté en petites colonies qui avaient tous un vocabulaire et une grammaire différente, et si le voisin commençait à apprendre la langue d'à côté, aussitôt, on en changeait les éléments pour que le nouveau venu se trahisse. Mais savez-vous à quoi servait cette stratégie ? si quelqu'un ne parlait pas votre langue, par exemple, un naufragé blanc ou un voisin qui avait plus de possession que vous, et bien vous aviez le droit de le tuer et le dépouiller. Imaginez que la même attitude s'applique aux migrants d'aujourd'hui : au moindre accent, à la moindre hésitation, couic.

Que l'on arrête de prétendre que n'importe quelle population a toujours été, est ou deviendra le peuple élu de la planète summum de la bonté depuis l'éternité pour toute l'éternité et du développement durable : les gentils tahitiens étaient des cannibales, et certains le sont encore et bouffent du touriste allemand en attendant de violer sa copine, idem en Océanie, idem en Amérique centrale et du Sud. Idem en Afrique où vous pouviez choisir directement votre morceau sur le prisonnier vivant.

Et à chaque fois il s'est trouvé aussi bien chez les cannibales qu'en Occident d'excellente justification à bouffer son prochain, comme aujourd'hui les raisons de manger de la viande alors que l'être humain est un singe nu végétarien devenu omnivore et le paye quotidiennement de sa santé — et **n'importe quelle règle, n'importe quelle loi, n'importe quelle consigne prétendant assurer la « justice » (sociale ou autre) a toujours été, est toujours et sera toujours détournée par ceux pour qui l'occasion fait le larron** et pour qui « il n'y a qu'à essayer et baratiner pour gagner toujours plus de pouvoir et en abuser » est la seule règle de vie.

En guise d'introduction à *Firebite*, l'héroïne accuse les blancs d'avoir volé leurs opales en exploitant des mines. Rappelez-moi quel était l'importance du commerce de l'opale d'il y a 80.000 ans à aujourd'hui dans le désert australien — et comment il se fait qu'après tant d'années les filons d'opales n'ont pas été épuisés bien avant l'arrivée des « blancs » — aka les peaux roses, des beiges et des plus ou moins bronzés parce que je ne connais aucun être humain qui soit de la couleur blanche, et aucun « noir » qui n'a pas les paumes et la plante des pieds claires et dont le bébé n'est pas blanc à la naissance — parce que la mélatonine ne colore pas la peau dans le ventre de la mère, il faut être exposé au soleil et il faut que les cellules puissent produire la mélatonine. L'opale ne pousse pas avec la pluie et le soleil, ce n'est donc pas une ressource renouvelable qu'un peuple soit-disant respectueux de la nature pourrait cultiver 80.000 ans durant.

Comme toujours avec les fictions et autres propagandes racistes promorts incitatives à la haine et aux génocides, il suffit d'inverser les couleurs ou l'attribut stigmatisant — la couleur des yeux, la longueur du nez, ne pas porter un voile quand on est une femme en Arabie Saoudite etc. — et de maintenir le scénario et les dialogues en cohérence avec l'échange des stigmates et le **résultat** vous édifiera si c'est encore nécessaire : imaginez donc à présent **Le feu sa mère ça mord**, la série où un père et sa fille blonde de chez blonde super-vulgaire qui a l'habitude de tabasser ses camarades aborigènes en classe à la moindre de leur réflexion quand vous faites un exposé sur à quel point les Aborigènes n'ont rien à faire en Australie, chassent des aborigènes qui sont seuls à devenir vampires (ce qui prouve que tous

les Aborigènes sont des monstres nuisibles) qui ont trouvé dans le désert australien et les galeries des mines d'opale le lieu « idéal » pour se cacher (il y a l'eau courante, chaude ou froide, l'air conditionné, **Netflix** à tous les étages etc.). En anglais, ces magnifiques héros désignent ces aborigènes comme des « it », des choses, qu'ils enchaînent et traînent dans des puits pour les faire sauter quand ils ne leur roulent pas dessus en prétendant que ce sont des kangourous.

Plus ce genre de séries ou de films racistes et révisionnistes s'accumulent, plus cela renforce ma conviction que toutes ces provocations à la haine raciale sont, comme jadis à Tulsa une manipulation classique du type du **jeu de l'empaffé**. A Tulsa, le KKK avait fait passer dans le journal local tenu par un de ses membres un appel au lynchage d'un jeune noir qui avait tenté de violer sa petite amie blanche, alors que tous deux s'étaient retrouvés dans une boutique un jour de congé où ils n'avaient rien à y faire. Les hauts cris de la fille ayant attiré la police, ceux-ci avaient arrêté le garçon mais craignant qu'il soit lynché avant d'avoir tiré l'affaire au clair, la police le gardait au commissariat sous haute protection. Le KKK local qui se fichait bien du lynchage du suspect avait vu plus grand, et sans doute préparé l'opération depuis longtemps, à savoir le massacre de la population noire très prospère alors et la confiscation de leurs biens. Mais il fallait trouver un prétexte.

Le jeu de l'empaffé consiste à monter le chou de votre cible en l'assurant qu'il est dans son bon droit s'il commet un acte irréparable, par exemple voler son patron parce qu'il le mérite tellement il est pingre. Bien sûr, la cible est persuadée par de bonnes âmes que son délit ou son crime ou sa simple indécatesse ne sera jamais découverte — alors qu'elle le sera toujours. Ce jeu (= ce stratagème) — dit « de pouvoir », parce que c'est ce que gagne le manipulateur à le pratiquer — sert à se débarrasser définitivement de la cible, par exemple si vous voulez sa place ou sa femme ou ses terres, ou n'importe quel avantage à ce qu'il dégage et/ou soit humilié et condamné socialement : l'empaffé est le plus souvent dénoncé par celui qui l'encourageait à commettre le crime ou le délit, et possiblement lynché par celles et ceux qui veulent s'offrir le plaisir de tabasser, mutiler et bien entendu dénuder quelqu'un sous prétexte de « justice » populaire — strictement le même genre de spectacle que

les châtiments médiévaux ou selon la loi islamique, les procès de sorcellerie, les séances de tortures à Guantanamo, les sévices en prison, les châtiments corporels depuis l'Antiquité jusqu'à de nos jours, et les crimes de guerre systématiquement perpétrés contre les civils et soldats, singés voire imités dans les bizutages et sur les gens drogués, sans abri ou vulnérables dans les asiles psychiatriques, les hôpitaux, les EPAD dès que l'autorité laisse l'occasion faire les larrons des deux sexes et de tous les âges.

A Tulsa, alarmé par l'incitation au lynchage du journal local, les citoyens noirs ont pris leur fusil « pour défendre » leur jeune violeur qu'ils pensaient sans doute innocent et condamné d'avance. En réalité, la jeune fille qui s'était plainte avant déjà abandonné sa plainte et le gamin ne pouvait qu'être relâché et quitter la ville de crainte d'être reconnu ensuite par un chasseur du KKK qui prend autant de plaisir à tuer l'être humain qu'un lapin qui n'aurait pas de fusil.

Bien sûr, lorsque la milice armée noire s'est massée en armes en ville devant le commissariat, une autre milice armée cette fois blanche est arrivée pour « protéger » le commissariat : les invectives et provocations verbales ont fusé, et bien sûr, les miliciens noirs, qui se croyaient alors dans leur bon droit, et invincibles parce que nombreux — ont tiré les premiers, donnant le signal de leur propre massacre : le KKK avait déjà préparé ses tueurs / rafleurs, jusqu'à l'avion privé pour bombarder et incendié les quartiers noirs, ainsi que le porte à porte dans les quartiers blancs pour forcer les familles blanches à remettre sous la menace leurs domestiques noirs. Rassurez-vous, ces mêmes tactiques ont été utilisées à toutes les époques, par toutes les couleurs de peau, contre toutes les communautés, et c'est la soif de pouvoir alimentée la peur de se retrouver à la place des victimes qui génère ses comportements cultivés à force de châtiments corporels et de menaces, sans oublier une insécurité de fait savamment entretenue par les autorités soucieuses de rester indispensables.

A la fin de la seconde guerre mondiale — mais seulement dans certaines communautés et certains pays — les autorités se sont attachées à délivrer les enfants des germes génocidaires, non pas en cessant de punir ou d'interdire, mais en reconnaissant des droits fondamentaux et en les exerçant en communauté, notamment par le

vote éclairé par le dialogue, et en prenant la mesure des conséquences, dans un environnement protégé par les adultes : par exemple au lieu de hurler et de frapper l'enfant qui veut grimper sur un tabouret instable, vous lui tenez la main et le rattrapez sans dommage à chaque fois que le tabouret tombe, ailleurs que sur vos pieds.

Et bien sûr on ne laisse pas l'enfant se brûler la main avec l'eau bouillante ou finir sous une voiture parce qu'il voulait traverser quand même, ou encore fracasser un piano ou une télévision et pendre le chat parce qu'il veut voir ce que cela fait. Préserver la faculté de l'enfant à ressentir le bonheur et le malheur que les autres êtres vivants ressentent est la clé, même si le moment viendra toujours où il faudra se défendre contre la barbarie et l'injustice, parce qu'il n'y a strictement aucune raison pour que celui qui vous agresse le fasse impunément, et que cela lui soit profitable.

Longtemps, et même si cela pouvait être hypocrite quand on connaissait l'envers du décors des productions hollywoodiennes et autres, la littérature, les films, les séries occidentaux avaient pour principe de célébrer l'amitié entre les différentes composantes de la société : chez les héros, on s'entraidait dans le but commun de triompher des méchants, de sauver et soutenir tout le monde de l'adversité. De ma propre mémoire, je ne me souviens pas d'un seul livre pour la jeunesse ou d'un seul film ou épisode où les héros vantaient à quel point il est juste et sains de laisser crever les autres, de les rabaisser, de les traiter de monstres. Quand l'histoire se déroulait à une époque où la société était injuste, raciste etc. la méchanceté et la stupidité, et le danger à court, moyen et long terme de ces préjugés et abus étaient démontrés presque systématiquement et le fait de ne pas abuser était présenté comme un progrès et un salut à la fois personnel et général.

De nos jours, c'est le contraire : l'égoïsme, l'avidité, la torture et la haine sont exaltés, et des gens qui n'ont rien fait doivent payer pour d'autres (« *si ce n'est toi, c'est donc ton frère* ») d'il y a des centaines voire des milliers d'années, et ce passé doit être révisé, les statues brisées, les livres censurés, l'histoire réécrite. Et nous savons tous très bien que quand le passé est oublié, nous sommes condamnés à le revivre, ce qui ne peut être que le but des gens très riches qui

organisent le wokisme et téléguident les BLM (souvent blancs et après vérification, au casier judiciaire plus que chargé des crimes les plus odieux) : **nous faire revivre les pires heures de l'Humanité**, parce que la haine et la guerre, et la misère, ça rapporte aux plus riches.

Et quand j'ai découvert **Firebite** et son introduction qui ne s'adresse qu'aux aborigènes et qui répète que les blancs et les vampires c'est la même chose, que les opales qu'ils n'avaient pas minées étaient forcément à eux, qu'un raciste et un vampire n'ont pas de cerveau — donc ils ne sont pas humains — tandis que l'héroïne peut tabasser qui bon lui chante parce qu'elle est de la race des saigneurs... je me suis dit que les chinois finiraient par voir cette série, et vu que très bientôt ils annexeront cette partie du globe parce que les américains et leurs alliés sont clairement en-dessous de tout, ce jour-là, les aborigènes payeraient chers le fait d'avoir été présentés comme supérieurs aux êtres humains d'une couleur de peau différente, et titulaires à ce titre d'un permis d'opprimer et de tuer.

L'humanisme, les droits fondamentaux, la vision d'un monde meilleur dans lequel chacun prospère en s'entraïdant porté par une diversité génétique et une culture scientifique qui n'a rien à voir avec les prétendus consensus imposés par la terreur et la corruption — constituent la seule chance de survie de la planète et de toutes ses espèces inclues animales et végétales. Toutes les autres doctrines ne mènent qu'à l'impasse illustrée très justement par le film **Zardoz**, qu'il est bon ton de se moquer, mais dont l'hypothèse prospective est implacablement logique : même éternels et monopolisant les dernières ressources, les super-riches s'entretueront, dégèneront et finiront massacrés parce qu'il faut être profondément malade mental pour faire la preuve d'une telle avidité.

Pourquoi attendre d'y arriver pour activement empêcher un tel futur ? Parce que nous regardons trop ces écrans qui ne nous racontent que ce que nous croyons vouloir entendre, tandis que passer à l'action est violemment puni et que tous nos droits, tous nos principes, tout ce qui nous protégeait est foulé au pied par une élite qui nous crie « venez me chercher, vous n'êtes rien, l'argent public est mon argent à moi » ?

THE MONSTER SQUAD, LE FILM DE 1987

39



The Monster Squad 1987

On a retrouvé tes figurines des monstres de la MGM**

Sorti aux USA le 14 août 1987 ; en blu-ray américain le 24 novembre 2009 (multi-régions, image et son excellents, anglais DTS HD MA 5.1, sous-titres anglais et espagnol). Sorti en blu-ray américain le 19 février 2013 chez OLIVE (région A, qualité d'image et de son inférieurs à l'édition de 2009). De Fred Dekker (également scénariste) ; sur un scénario de Shane Black ; avec Andre Gower, Robby Kiger, Stephen

Macht, Duncan Regehr, Tom Noonan, Brent Chalem, Ryan Lambert, Ashley Bank, Michael Faustino, Mary Ellen Trainor, Jason Hervey.

Pour adultes et adolescents.

Cent années avant que cette histoire ne commence, les Ténèbres régnaient en Transylvanie. C'était l'époque où le professeur Abraham Van Helsing et une petite équipe de champions de la liberté conspiraient pour débarrasser le monde des vampires et des monstres, et pour sauver l'Humanité des forces du Mal éternel... Ils se plantèrent.

Le tonnerre gronde, les oiseaux de nuit hululent – un cimetière abandonné aux statues lugubres et aux pierres tombales toutes de travers. Dans un château haut perché, au fond d'une crypte éclairée de torches sont alignés des cercueils luisants sur un sol humain où trottent les rats. Une main griffue passe par-dessous le couvercle d'un cercueil et des milliers de chauves-souris luisantes se mettent à crépiter, dont une particulièrement grande et laide, dont la patte griffue se transforme en main humaine : le comte Dracula, très fier et

particulièrement gominé vient de se lever. Deux hommes font alors sauter en contre-bas la porte de son château, suivi d'une escouade armée d'arbalètes, qui abattent une première vampiresse : Abraham Van Helsing en tête approche intrigué d'un joyau étincelant scellé dans une pierre du hall entre deux escaliers de pierre. Van Helsing crie alors à sa troupe qu'il ne reste plus que trois minutes et que l'on doit lui amener la fille sur-le-champ. On lui amène alors une toute jeune fille terrorisée et pieds nus, à laquelle Van Helsing demande de lire une incantation en allemand écrite sur un parchemin, tandis que Van Helsing lui répète de lire plus vite. La tempête à l'extérieur grandit en intensité, jusqu'à ce que l'une des hautes fenêtres du hall explose, interrompant l'incantation. Alors le tapis du hall gondole fortement sous les pieds de la troupe, puis le sol se soulève, libérant des morts vivants réduits à l'état de momies très agitées. La jeune fille reprend sa lecture, l'amulette disparaît et est remplacé par un terrible vortex qui aspire la jeune fille, puis une partie des occupants de la pièce.

De nos jours, la sortie d'un collège. Le directeur Metzger a convoqué deux élèves et leur demande s'ils sont assis confortablement. Puis il leur montre leur dossier, deux chemises cartonnées avec leur nom dessus et leur demande s'ils peuvent en deviner le contenu. Cependant Metzger leur donne immédiatement un indice : des rapports disciplinaires les concernant, ainsi que quelques merveilleux dessins artistiques. Le directeur en montre un premier – une araignée à tête humaine, qui selon le premier élève mangerait des tas de chats, de chien et de... lapins. Voyant l'air dubitatif du directeur, le premier élève, Patrick, ajoute précipitamment que c'est son camarade Sean qui l'a imaginé. Sean explique alors qu'ils ont fondé en quelque sorte un club des monstres : ils y dessinent ce genre d'images et ils en décorent leurs murs. Metzger corrige : ils dessinent leurs monstres pendant les cours de Science de Madame Carlson alors qu'ils sont supposés écouter. Alors Patrick intervient, parce qu'il veut seulement dire une chose : Madame Carson est une professeure bien gentille et tout ça, mais elle est ennuyeuse et a une drôle de forme de tête, un peu comme un chat, voilà pourquoi Sean l'a surnommée Miaou-Mix, mais lui pas, parce que c'est impoli.



Le directeur soupire, puis se lève, tout rouge : il les a compris ; il a été un gamin lui aussi, et il pensait alors que les monstres étaient cools ; et il doit être resté un grand gamin car il pense que la Science, c'est cool. Devant Patrick et Sean particulièrement inquiets, Metzger lève alors les deux pouces : il adore la Science ! Patrick et Sean se regardent, pensant clairement tous les deux que leur directeur est peut-être devenu fou. Metzger ajoute qu'il est certain que Patrick et Sean en savent beaucoup sur les monstres, mais ce n'est pas le problème : la Science est réelle ; les monstres, non. Aussitôt, Sean réplique, convaincu : le directeur ne peut pas le prouver.

Patrick et Sean ressortent indignés, leurs planches à roulette sous le bras : Patrick se plaint que le directeur lui a mis la main sur l'épaule et c'était sûrement un geste homo et maintenant il sent les années quarante – ils sentent le clochard ! Et comme Sean se plaint qu'en classe on ne leur dit rien sur les homos, pas plus que sur les gens à tête de chat – et ne regarde absolument pas où il va – le garçon entre en collision avec Mme Carlson, la professeure de Science qui sortait de sa classe les bras chargés de papiers et d'un livre. Sean s'excuse

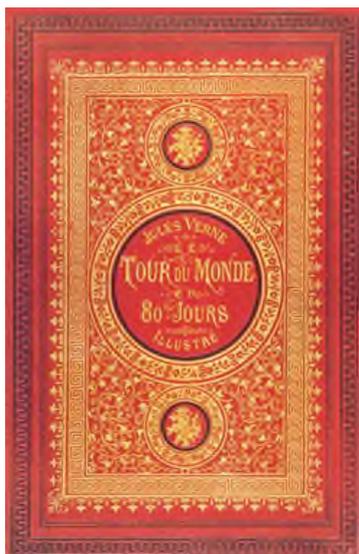
platement, ramasse les papiers et le livre et les rend à la dame, qui lui jette un regard furieux – et a effectivement un peu la tête en forme de chat à cause de sa coiffure. Les deux garçons s'éloignent rapidement tandis que Patrick se moque de lui en répétant « Miaou ». Sean rétorque que Madame Carlson est mariée. Patrick s'indigne alors que quelqu'un embrasse Mme Carlson au lit la nuit. Sean réplique qu'un prêtre les a déclaré mari et femme, et Patrick demande si le prêtre était vraiment d'accord pour le faire. Puis Sean se demande où est Le Gras.

Monster Squad s'efforce de suivre la formule des comédies plus ou moins fantastiques pour la jeunesse de l'âge d'or des années 1980 à la **Goonies** ou si vous préférez à la **Stranger Things** en recyclant les monstres de la MGM déjà vus et revus depuis les années 1930. Les monstres pas plus que les adultes n'ont aucune personnalité ni lois surnaturels et ont un jeu particulièrement figé (le maquillage n'explique pas tout). Les héros gamins sont aussi modelés selon les clichés de cette époque : le gros harcelé par les brutes sauvés par un genre blouson noir qui reste au club des monstres parce qu'il y a vue sur la jeune voisine en train de se déshabiller, les deux autres étant des intellos... sans lunettes parce que ce n'était pas si pratique pour la suite du tournage. Les dialogues et certaines scènes ne sonnent pas naturels, les gags sexuels sont censés caractériser la puberté.

Au final, **Monster Squad** est une sorte d'épisode (médiocre) de **Buffy contre les Vampires**, un pastiche se la jouant film d'épouvante comique pour gamins, bien sûr d'un niveau d'écriture très au-dessus des productions actuelles pour jeunes adolescents, mais qui reste indigent à plus d'un titre. Si vous êtes fan de l'âge d'or des films fantastiques des années 1980 **Monster Squad** se découvre avec un plaisir relatif mais se revoit dans un ennui profond. Le blu-ray espagnol incluant la version originale DTS-HD 5.1 ne brille pas par sa clarté d'image ni par l'immersion sonore ou la précision des voix et effets sonores, ce qui bien évidemment n'améliore pas l'expérience.

*

Le niveau des films et séries n'en finissant plus de chuter et les parutions en livres étant aléatoires à tous points de vue, un livre qui aura fait ses preuves vous sera désormais présenté...



Le Tour du Monde en 80 jours, 1872

L'aventure a un nom****

Publié en France en 1872 chez Hetzel plus tard racheté par Hachette. De Jules Verne. Douzième roman de la collection Aventures Extraordinaires du même auteur.

Phileas Fogg, qui a fait le pari d'y parvenir en quatre-vingts jours en tirant partie des innovations technologiques les plus récentes de son époque. Il est accompagné par Jean Passepartout, son serviteur français.

Aspirant à écrire de la Science-fiction sérieuse à l'instar des maîtres de son époque tels H. G. Wells, Verne se retrouve à honorer les commandes de l'éditeur Hetzel qui souhaite inspirer la jeunesse française à faire des études scientifiques et marcher de l'avant plutôt que se complaire dans les contes de fées et les récits d'aventure répétant le passé. Verne s'appuie sur les récits de voyage et de science rapportés dans les revues prestigieuses illustrées de l'époque et s'inspire de la verve fantastique d'Edgar Allan Poe. Le Tour du Monde en 80 jours est bien un récit de prospective à l'époque, et inspirera comme espéré bien d'autres auteurs, et les maîtres de la bandes dessinées que furent Hergé et Edgar Pierre Jacobs.

Le Tour du Monde... a été adapté encore et encore pour de nombreux supports et écrans, et raccourci pour différents âges. Tombé dans le domaine public, le texte original est disponible gratuitement sur Wikisource et en livre électronique ; prenez bien garde que votre édition ne soit ni simplifiée, ni adaptée ni caviardée et prenez votre temps pour dérouler le récit à la vitesse à laquelle les événements sont

racontés. N'hésitez pas jamais à consulter un bon dictionnaire, et retrouver les tableaux et gravures, voire les photographies de l'époque ainsi que les sons (musiques, technologiques, naturels), afin de vous faire une idée visuelle, sonore, tactile, olfactive de ce que l'auteur voulait dire en choisissant ses mots. Les mauvaises adaptations gâchent à tous les niveaux le plaisir de découvrir un auteur et tout ce qu'il a à partager et tout ce que vous pouvez vivre et apprendre à travers sa propre imagination et ses propres recherches.



**Le texte original de Jules Verne de
1872
INTERVIEW WITH A VAMPIRE**

I

*Dans lequel phileas fogg et
passepartout s'acceptent
réciproquement, l'un comme maître,
l'autre comme domestique.*

En l'année 1872, la maison portant le numéro 7 de Saville-row, Burlington Gardens, — maison dans laquelle Shéridan mourut en 1814, — était habitée par Phileas Fogg, esq., l'un des membres les plus singuliers et les plus remarquables du Reform-Club de Londres, bien qu'il semblât prendre à tâche de ne rien faire qui pût attirer l'attention.

À l'un des plus grands orateurs qui honorent l'Angleterre, succédait donc ce Phileas Fogg, personnage énigmatique, dont on ne savait rien, sinon que c'était un fort galant homme et l'un des plus beaux gentlemen de la haute société anglaise.

On disait qu'il ressemblait à Byron, — par la tête, car il était irréprochable quant aux pieds, — mais un Byron à moustaches et à favoris, un Byron impassible, qui aurait vécu mille ans sans vieillir.

Anglais, à coup sûr, Phileas Fogg n'était peut-être pas Londonner. On ne l'avait jamais vu ni à la Bourse, ni à la Banque, ni dans aucun des comptoirs de la Cité. Ni les bassins ni les docks de Londres n'avaient jamais reçu un navire ayant pour armateur Phileas Fogg. Ce gentleman ne figurait dans aucun comité d'administration. Son nom n'avait jamais retenti dans un collège d'avocats, ni au Temple, ni à Lincoln's-inn, ni à Gray's-inn. Jamais il ne plaïda ni à la Cour du chancelier, ni au Banc de la Reine, ni à l'Echiquier, ni en Cour ecclésiastique. Il n'était ni industriel, ni négociant, ni marchand, ni agriculteur. Il ne faisait partie ni de l'Institution royale de la Grande-Bretagne, ni de l'Institution de Londres, ni de l'Institution des Artisans, ni de l'Institution Russell, ni de l'Institution littéraire de l'Ouest, ni de l'Institution du Droit, ni de cette Institution des Arts et des Sciences réunis, qui est placée sous le patronage direct de Sa Gracieuse Majesté. Il n'appartenait enfin à aucune des nombreuses sociétés qui pullulent dans la capitale de l'Angleterre, depuis la Société de l'Armonica jusqu'à la Société entomologique, fondée principalement dans le but de détruire les insectes nuisibles.

Phileas Fogg était membre du Reform-Club, et voilà tout.

À qui s'étonnerait de ce qu'un gentleman aussi mystérieux comptât parmi les membres de cette honorable association, on répondra qu'il passa sur la recommandation de MM. Baring frères, chez lesquels il avait un crédit ouvert. De là une certaine « surface », due à ce que ses chèques étaient régulièrement payés à vue par le débit de son compte courant invariablement créditeur.

Ce Phileas Fogg était-il riche ? Incontestablement. Mais comment il avait fait fortune, c'est ce que les mieux informés ne pouvaient dire, et Mr. Fogg était le dernier auquel il convînt de s'adresser pour

l'apprendre. En tout cas, il n'était prodigue de rien, mais non avare, car partout où il manquait un appoint pour une chose noble, utile ou généreuse, il l'apportait silencieusement et même anonymement.

46

En somme, rien de moins communicatif que ce gentleman. Il parlait aussi peu que possible, et semblait d'autant plus mystérieux qu'il était silencieux. Cependant sa vie était à jour, mais ce qu'il faisait était si mathématiquement toujours la même chose, que l'imagination, mécontente, cherchait au-delà.

Avait-il voyagé ? C'était probable, car personne ne possédait mieux que lui la carte du monde. Il n'était endroit si reclus dont il ne parût avoir une connaissance spéciale. Quelquefois, mais en peu de mots, brefs et clairs, il redressait les mille propos qui circulaient dans le club au sujet des voyageurs perdus ou égarés ; il indiquait les vraies probabilités, et ses paroles s'étaient trouvées souvent comme inspirées par une seconde vue, tant l'événement finissait toujours par les justifier. C'était un homme qui avait dû voyager partout, — en esprit, tout au moins.

Ce qui était certain toutefois, c'est que, depuis de longues années, Phileas Fogg n'avait pas quitté Londres. Ceux qui avaient l'honneur de le connaître un peu plus que les autres attestaient que, — si ce n'est sur ce chemin direct qu'il parcourait chaque jour pour venir de sa maison au club, — personne ne pouvait prétendre l'avoir jamais vu ailleurs. Son seul passe-temps était de lire les journaux et de jouer au whist. À ce jeu du silence, si bien approprié à sa nature, il gagnait souvent, mais ses gains n'entraient jamais dans sa bourse et figuraient pour une somme importante à son budget de charité. D'ailleurs, il faut le remarquer, Mr. Fogg jouait évidemment pour jouer, non pour gagner. Le jeu était pour lui un combat, une lutte contre une difficulté, mais une lutte sans mouvement, sans déplacement, sans fatigue, et cela allait à son caractère.

On ne connaissait à Phileas Fogg ni femme ni enfants, — ce qui peut arriver aux gens les plus honnêtes, — ni parents ni amis, — ce qui est plus rare en vérité. Phileas Fogg vivait seul dans sa maison de Saville-Row, où personne ne pénétrait. De son intérieur, jamais il n'était question. Un seul domestique suffisait à le servir. Déjeunant, dînant au club à des heures chronométriquement déterminées, dans la même salle, à la même table, ne traitant point ses collègues, n'invitant aucun étranger, il ne rentrait chez lui que pour se coucher, à minuit précis, sans jamais user de ces chambres confortables que le Reform-Club tient à la disposition des membres du cercle. Sur vingt-quatre heures, il en passait dix à son domicile, soit qu'il dormît, soit qu'il s'occupât de sa toilette. S'il se promenait, c'était invariablement, d'un pas égal, dans la salle d'entrée parquetée en marqueterie, ou sur la galerie circulaire, au-dessus de laquelle s'arrondit un dôme à vitraux bleus, que supportent vingt colonnes ioniques en porphyre rouge. S'il dînait ou déjeunait, c'étaient les cuisines, le garde-manger, l'office, la poissonnerie, la laiterie du club, qui fournissaient à sa table leurs succulentes réserves ; c'étaient les domestiques du club, graves personnages en habit noir, chaussés de souliers à semelles de molleton, qui le servaient dans une porcelaine spéciale et sur un admirable linge en toile de Saxe ; c'étaient les cristaux à moule perdu du club qui contenaient son sherry, son porto ou son claret mélangé de cannelle, de capillaire et de cinnamome ; c'était enfin la glace du club — glace venue à grands frais des lacs d'Amérique — qui entretenait ses boissons dans un satisfaisant état de fraîcheur.

Si vivre dans ces conditions, c'est être un excentrique, il faut convenir que l'excentricité a du bon !

La maison de Saville-Row, sans être somptueuse, se recommandait par un extrême confort. D'ailleurs, avec les habitudes invariables du locataire, le service s'y réduisait à peu. Toutefois, Phileas Fogg exigeait de son unique domestique une ponctualité, une régularité extraordinaires. Ce jour-là même, 2

octobre, Phileas Fogg avait donné son congé à James Forster, — ce garçon s'étant rendu coupable de lui avoir apporté pour sa barbe de l'eau à quatre-vingt-quatre degrés Fahrenheit au lieu de quatre-vingt-six, — et il attendait son successeur, qui devait se présenter entre onze heures et onze heures et demie.

Phileas Fogg, carrément assis dans son fauteuil, les deux pieds rapprochés comme ceux d'un soldat à la parade, les mains appuyées sur les genoux, le corps droit, la tête haute, regardait marcher l'aiguille de la pendule, — appareil compliqué qui indiquait les heures, les minutes, les secondes, les jours, les quantième et l'année. À onze heures et demie sonnante, Mr. Fogg devait, suivant sa quotidienne habitude, quitter la maison et se rendre au Reform-Club.

En ce moment, on frappa à la porte du petit salon dans lequel se tenait Phileas Fogg.

James Forster, le congédié, apparut.

« Le nouveau domestique, » dit-il.

Un garçon âgé d'une trentaine d'années se montra et salua.

« Vous êtes Français et vous vous nommez John ? lui demanda Phileas Fogg.

— Jean, n'en déplaise à monsieur, répondit le nouveau venu, Jean Passepartout, un surnom qui m'est resté, et que justifiait mon aptitude naturelle à me tirer d'affaire. Je crois être un honnête garçon, monsieur, mais, pour être franc, j'ai fait plusieurs métiers. J'ai été chanteur ambulant, écuyer dans un cirque, faisant de la voltige comme Léotard, et dansant sur la corde comme Blondin ; puis je suis devenu professeur de gymnastique, afin de rendre mes talents plus utiles, et, en dernier lieu, j'étais sergent de pompiers, à

Paris. J'ai même dans mon dossier des incendies remarquables. Mais voilà cinq ans que j'ai quitté la France et que, voulant goûter de la vie de famille, je suis valet de chambre en Angleterre. Or, me trouvant sans place et ayant appris que Monsieur Phileas Fogg était l'homme le plus exact et le plus sédentaire du Royaume-Uni, je me suis présenté chez monsieur avec l'espérance d'y vivre tranquille et d'oublier jusqu'à ce nom de Passepartout...

— Passepartout me convient, répondit le gentleman. Vous m'êtes recommandé. J'ai de bons renseignements sur votre compte. Vous connaissez mes conditions ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Quelle heure avez-vous ?

— Onze heures vingt-deux, répondit Passepartout, en tirant des profondeurs de son gousset une énorme montre d'argent.

— Vous retardez, dit Mr. Fogg.

— Que monsieur me pardonne, mais c'est impossible.

— Vous retardez de quatre minutes. N'importe. Il suffit de constater l'écart. Donc, à partir de ce moment, onze heures vingt-neuf du matin, ce mercredi 2 octobre 1872, vous êtes à mon service.



L'ÉTOILE TEMPORELLE



Pratiquez les langues avec un récit multilingue du domaine public à chaque ; en anglais, français et bientôt en stellaire, en latin, espagnol et italien, à télécharger gratuitement sur davblog.com ici :

Déjà parus : **Trois Nuits** de Guy de Maupassant ; **Le Maître de Moxon** de Ambrose Pierce ; **L'Histoire du Soldat** de Charles Ferdinand Ramuz ; **Les Trois Goules** rapporté par Paul Sébillot et Auguste Lemoine ; **L'homme à la Cerveille d'Or** (version originale) de Alphonse Daudet ; **Le Mannequin qui fit sa vie** de L. Frank Baum ; **Monsieur d'Outremort** de Maurice Renard ; **l'Histoire de Sigurd**, collecté par Andrew Lang ; **le Gobelin d'Adachi**, rapporté par Yei Theodora Ozaki ; **Dans la peau d'un autre**, de Alphonse Allais. **Prochainement dix numéros de plus.**